

Panaït ISTRATI

Oncle Anghel

ISTRATI, Panaït, *Oncle Anghel*. (1924). Édition établie et présentée par Linda Lê. Paris. Phébus, *libretto*. 2006. 797 pages. p.177 à 306.

Après avoir publié *Kyra Kyralina*, à Paris et en français, le roumain Panaït Istrati (1884-1935) poursuit avec *Oncle Anghel* le cycle des « Récits d'Adrien Zograffi ». L'auteur, qui écrit à la troisième personne, laisse souvent la parole à un des personnages pour développer son récit en trois chapitres, l'oncle, sa mort, le troisième chapitre introduisant le contrebandier Cosma.

Le jour de Pâques, Zoïtza, aînée d'une fratrie de trois et mère d'Adrien, l'envoie chercher son oncle Anghel, qu'elle a décidé de réconcilier avec oncle Dimi, le benjamin. Elle y parvient avec l'aide de Stéphane, un cousin pope, et le déroulement de la soirée permet de raconter l'histoire d'Anghel, calquée sur celle de Job, soit le destin d'un homme qui a tout perdu après avoir brillamment réussi, mais contrairement à la légende biblique, aucun dieu ne vient rétablir Anghel dans son bonheur et ses biens. Après avoir passé six ans en Égypte, Adrien, de retour au pays, est conduit, toutes affaires cessantes, auprès d'Anghel qui ne s'alimente plus depuis des années qu'avec de l'alcool et gît mourant dans sa maison délabrée. Anghel livre à son neveu un lourd secret et à l'arrivée de Jérémie, ami de son âge à l'allure sauvage, Anghel lui demande de raconter à son neveu l'histoire de Cosma, père de Jérémie et célèbre contrebandier nomade, à la tête d'une bande que rejoignit la mère de Jérémie, Floritchica, la bergère devenue courtisane et retrouvée à Constantinople chez un archonte qui tenait Jérémie prisonnier. Le livre se termine par la mort de Cosma, malade de jalousie.

Fils naturel d'une lavandière de Braïla et d'un contrebandier grec, Istrati nous entraîne dans un monde haut en couleurs, un monde où coexistent Roumains, Russes, Grecs, Albanais, Turcs, un monde brutal fait de bagarres, d'assassinats, de fuites devant la police ottomane, la *potéra*, mais aussi d'amitiés fidèles et de rencontres amoureuses aussi violentes qu'éphémères. Le récit, mené tambour battant, possède un vrai lyrisme aux envolées poétiques, parfois gâtées par un excès de théâtralité.

Citations

(...) je ne crois pas aux dires des prêtres. C'est de leur faute si je n'ai plus la foi en leur Dieu. Pourquoi nous donnent-ils un architecte tout puissant et qui se mêle, à chaque instant, à notre vie? Il n'y a rien de vrai dans cette histoire. Mais la vérité doit être ailleurs. Où? Je n'en sais rien. Ce que je sais, c'est que nous vivons, nous souffrons et nous mourons bêtement sans savoir ni pourquoi ni comment. Je sais encore que notre plus grande erreur est de trop désirer le bonheur, tandis que la vie reste indifférente à nos désirs (...). » Anghel à Zoïtza, p.201

« Notre cœur? Notre cœur? Adrien...Pleurons sur lui! Sur cette poignée de viande qui n'arrête pas de battre. Ce navet, ce topinambour dodu qui porte en lui l'Éternité, qui est frappé du mouvement éternel dès qu'il rencontre la chaleur du ventre de la femme, lorsqu'il n'est sans doute pas encore plus gros qu'une tête d'épingle; qui s'émeut, qui se réjouit, souffre, et frappe sans arrêt depuis l'instant de sa création jusqu'à sa mort. Allons!... Soyons juste avec ce pauvre malfaiteur. Il nous donne assez de mal, c'est vrai, mais il le fait par générosité. Aha! Voici les souvenirs...Sacrés souvenirs!...Enfin... Vivons encore une minute de ce terrible passé!... » Anghel mourant, p.214-215.

« Cosma tenait la bergère par la taille et lui caressait la natte. Et ce que Cosma lui disait, ça valait la peine d'être entendu: *Ô ma belle tchobanitză! Fruit pétri par le désir et mordu par la passion. Je haïrai le soleil qui te possède à son aise; je maudirai le vent qui te caresse sans crainte, et je suis jaloux de la brebis que tu serres sur tes seins. Je voudrais être la flûte de sureau que ta bouche embrasse tous les jours, et je me battraï seul avec la potéra rien que pour te faire plaisir !* Grisée l'amante exigea: *Laisse, Cosma, la potéra, quitte la forêt et sois à moi, rien qu'à moi!* Et Cosma de

s'écrier: *Ô ma pauvre tchobanitz'a! tu demandes au chêne de pousser au-dessous du lit ! Tu demandes au tonnerre d'éclater dans une marmite ! Tu demandes à Cosma d'être rien qu'à toi. Tu en aurais trop, et moi pas assez !* À ces paroles de Cosma, je vis la petite bergère casser sous son pied la flûte de sureau, étendre les bras ainsi que la colombe déploie ses ailes, et disparaître sur la route blanche qui se rétrécissait au loin. » Élie, frère de Cosma, à Jérémie, p. 244-245.

« Sache que seules les choses médiocres peuvent être partagées et vécues en commun. Dès que l'homme est trop heureux, il reste seul ; et il reste seul, également, dès qu'il est trop malheureux. » Cosma à Jérémie, p. 279.